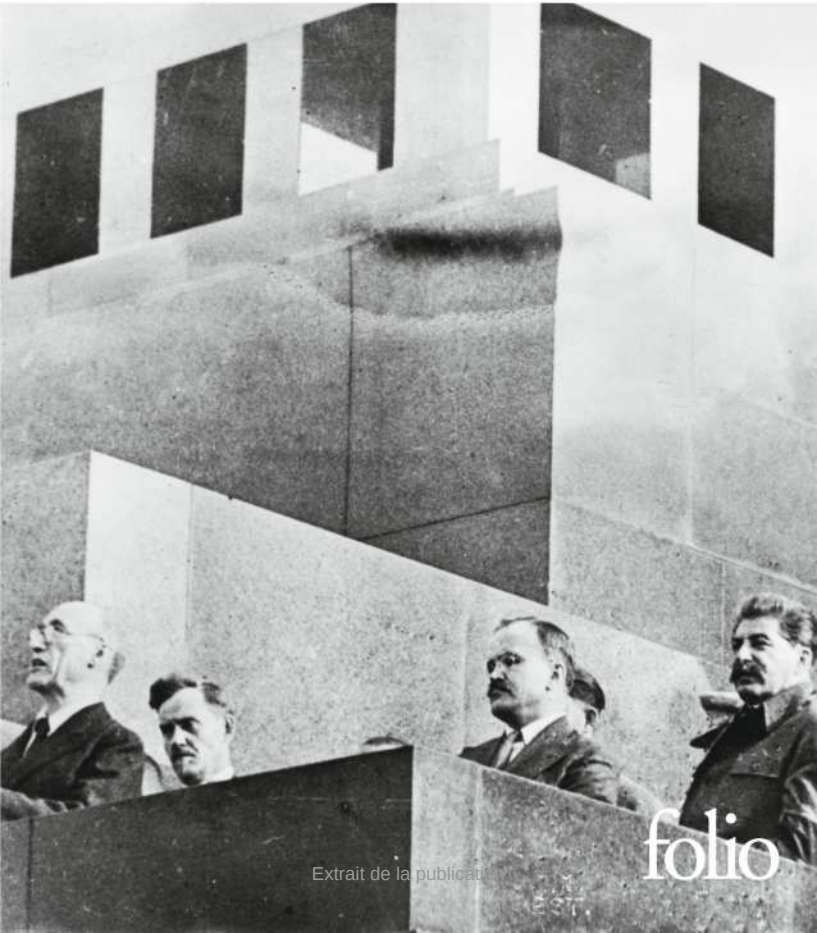
André Gide

Retour de l'U.R.S.S.

suivi de

Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »



folio

Extrait de la publicat

COLLECTION FOLIO

André Gide

Retour de l'U.R.S.S.

suivi de

Retouches
à mon « Retour de l'U.R.S.S. »

Gallimard

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard, 1936 et 1937.

« Je naquis le 22 novembre 1869 », écrit André Gide dans *Si le grain ne meurt*.

Son père, professeur de droit romain, meurt alors qu'André Gide n'a pas onze ans. Il est élevé par sa mère qui lui transmet une rigueur toute protestante.

Passionné de littérature et de poésie, il se lie avec Pierre Louÿs — qui s'appelait encore Pierre Louis — et Paul Valéry. Ses premiers textes, *Les cahiers d'André Walter*, paraissent en 1891, suivis d'œuvres d'inspiration symboliste : *Le traité du Narcisse* (1891), *La tentative amoureuse* (1893) et *Paludes* (1895).

En 1897, après un long voyage en Afrique du Nord avec sa cousine qu'il a épousée en 1895, Gide publie *Les nourritures terrestres*. Commence alors une vie de voyages et d'écriture rythmée par la parution d'œuvres importantes : *L'immoraliste* (1902), *La porte étroite* (1909), *Les caves du Vatican* (1914), *La symphonie pastorale* (1919), *Si le grain ne meurt* (1921) et *Les faux-monnayeurs* (1925).

En 1909, il participe à la création de *La Nouvelle Revue Française* avec ses amis André Ruyters, Jacques Copeau, Jean Schlumberger et joue un rôle de plus en plus marquant dans la vie littéraire française.

Après la parution des *Faux-monnayeurs*, Gide s'embarque pour l'Afrique avec Marc Allégret. Ensemble ils visitent le Congo et le Tchad. À son retour, André Gide dénonce le

Extrait de la publication

colonialisme. Peu à peu la politique l'attire et il prend position. Éprouvant une sympathie croissante pour le communisme, il est invité en 1936 en U.R.S.S., mais dès son retour il proclame sa déception.

Durant toutes ces années, il publie des pages de son *Journal* dont le premier volume paraît dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1939. Il passe une partie de la guerre de 1939-1945 dans le sud de la France puis en Afrique du Nord. En 1946, paraît son dernier grand texte, *Thésée*. Il est reçu docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford en 1947 et se voit attribuer, la même année, le prix Nobel de littérature.

Par son œuvre, ses prises de position, ses nombreuses amitiés et ses voyages, il exerce durant l'entre-deux-guerres et au-delà un véritable magistère.

Il meurt à Paris le 19 février 1951.

Extrait de la publication

À LA MÉMOIRE DE
EUGÈNE DABIT
JE DÉDIE CES PAGES,
REFLETS DE CE QUE J'AI VÉCU
ET PENSÉ PRÈS DE LUI,
AVEC LUI.

Extrait de la publication

RETOUR DE L'U.R.S.S.

(novembre 1936)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'hymne homérique à Déméter raconte que la grande déesse, dans sa course errante à la recherche de sa fille, vint à la cour de Kéléos. Là, nul ne reconnaissait, sous les traits empruntés d'une niania, la déesse ; la garde d'un enfant dernier-né lui fut confiée par la reine Métaneire, du petit Démophoôn qui devint plus tard Triptolème, l'initiateur des travaux des champs.

Toutes portes closes, le soir et tandis que la maison dormait, Déméter prenait Démophoôn, l'enlevait de son berceau douillet et, avec une apparente cruauté, mais en réalité guidée par un immense amour et désireuse d'amener jusqu'à la divinité l'enfant, l'étendait nu sur un ardent lit de braises. J'imagine la grande Déméter penchée, comme sur l'humanité future, sur ce nourrisson radieux. Il supporte l'ardeur des charbons, et cette épreuve le fortifie. En lui, je ne sais quoi de surhumain se prépare, de robuste et d'inespérément glorieux. Ah ! que ne

put Déméter poursuivre jusqu'au bout sa tentative hardie et mener à bien son défi ! Mais Métaneire inquiète, raconte la légende, fit irruption dans la chambre de l'expérience, faussement guidée par une maternelle crainte, repoussa la déesse et tout le surhumain qui se forgeait, écarta les braises et, pour sauver l'enfant, perdit le dieu.

Extrait de la publication

Avant-propos

J'ai déclaré, il y a trois ans, mon admiration pour l'U.R.S.S., et mon amour. Là-bas une expérience sans précédents était tentée qui nous gonflait le cœur d'espérance et d'où nous attendions un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité tout entière. Pour assister à ce renouveau, certes il vaut la peine de vivre, pensais-je, et de donner sa vie pour y aider. Dans nos cœurs et dans nos esprits nous attachions résolument au glorieux destin de l'U.R.S.S. l'avenir même de la culture ; nous l'avons maintes fois répété. Nous voudrions pouvoir le dire encore.

Déjà, avant d'y aller voir, de récentes décisions qui semblaient dénoter un changement d'orientation ne laissaient pas de nous inquiéter.

J'écrivais alors (octobre 1935) :

C'est aussi, c'est beaucoup la bêtise et la malhonnêteté des attaques contre l'U.R.S.S. qui font

Extrait de la publication

qu'aujourd'hui nous mettons quelque obstination à la défendre. Eux, les aboyeurs, vont commencer à l'approuver lorsque précisément nous cesserons de le faire ; car ce qu'ils approuveront ce seront ses compromissions, ses transigeances et qui feront dire aux autres : « Vous voyez bien ! » mais par où elle s'écartera du but que d'abord elle poursuivait. Puisse notre regard, en restant fixé sur ce but, ne point être amené, par là même, à se détourner de l'U.R.S.S.

(*N.R.F.* Mars 1936.)

Pourtant, jusqu'à plus ample informé m'entêtant dans la confiance et préférant douter de mon propre jugement, quatre jours après mon arrivée à Moscou je déclarais encore dans mon discours sur la Place Rouge, à l'occasion des funérailles de Gorki : « Le sort de la culture est lié dans nos esprits au destin même de l'U.R.S.S. Nous la défendrons. »

J'ai toujours professé que le désir de demeurer constant avec soi-même comportait trop souvent un risque d'insincérité ; et j'estime que s'il importe d'être sincère c'est bien lorsque la foi d'un grand nombre, avec la nôtre propre, est engagée.

Si je me suis trompé d'abord, le mieux est de reconnaître au plus tôt mon erreur ; car je suis responsable, ici, de ceux que cette erreur entraîne. Il n'y a pas, en ce cas, amour-propre qui

Extrait de la publication

tienne ; et du reste j'en ai fort peu. Il y a des choses plus importantes à mes yeux que moi-même ; plus importantes que l'U.R.S.S. : c'est l'humanité, c'est son destin, c'est sa culture.

Mais m'étais-je trompé tout d'abord ? Ceux qui ont suivi l'évolution de l'U.R.S.S. depuis à peine un peu plus d'un an diront si c'est moi qui ai changé ou si ce n'est pas l'U.R.S.S. Et par : l'U.R.S.S. j'entends celui qui la dirige.

D'autres, plus compétents que moi, diront si ce changement d'orientation n'est peut-être qu'apparent et si ce qui nous apparaît comme une dérogation n'est pas une conséquence fatale de certaines dispositions antérieures.

L'U.R.S.S. est « en construction », il importe de se le redire sans cesse. Et de là l'exceptionnel intérêt d'un séjour sur cette immense terre en gésine : il semble qu'on y assiste à la parturition du futur.

Il y a là-bas du bon et du mauvais ; je devrais dire : de l'excellent et du pire. L'excellent fut obtenu, au prix, souvent, d'un immense effort. L'effort n'a pas toujours et partout obtenu ce qu'il prétendait obtenir. Parfois l'on peut penser : pas encore. Parfois le pire accompagne et double le meilleur ; on dirait presque qu'il en est la conséquence. Et l'on passe du plus lumineux au plus sombre avec une brusquerie déconcertante. Il arrive souvent que le voyageur, selon des convictions préétablies, ne soit sensible qu'à l'un ou qu'à

Extrait de la publication

l'autre. Il arrive trop souvent que les amis de l'U.R.S.S. se refusent à voir le mauvais, ou du moins à le reconnaître ; de sorte que, trop souvent, la vérité sur l'U.R.S.S. est dite avec haine, et le mensonge avec amour.

Or, mon esprit est ainsi fait que son plus de sévérité s'adresse à ceux que je voudrais pouvoir approuver toujours. C'est témoigner mal son amour que le borner à la louange et je pense rendre plus grand service à l'U.R.S.S. même et à la cause que pour nous elle représente, en parlant sans feinte et sans ménagement. C'est en raison même de mon admiration pour l'U.R.S.S. et pour les prodiges accomplis par elle déjà, que vont s'élever mes critiques ; en raison aussi de ce que nous attendons encore d'elle ; en raison surtout de ce qu'elle nous permettrait d'espérer.

Qui dira ce que l'U.R.S.S. a été pour nous ? Plus qu'une patrie d'élection : un exemple, un guide. Ce que nous rêvions, que nous osions à peine espérer mais à quoi tendaient nos volontés, nos forces, avait eu lieu là-bas. Il était donc une terre où l'utopie était en passe de devenir réalité. D'immenses accomplissements déjà nous emplissaient le cœur d'exigence. Le plus difficile était fait déjà, semblait-il, et nous nous aventurions joyeusement dans cette sorte d'engagement pris avec elle au nom de tous les peuples souffrants.

Extrait de la publication

Jusqu'à quel point, dans une faillite, nous sentirions-nous de même engagés ? Mais la seule idée d'une faillite est inadmissible.

Si certaines promesses tacites n'étaient pas tenues, que fallait-il incriminer ? En fallait-il tenir pour responsables les premières directives, ou plutôt les écarts mêmes, les infractions, les accommodements si motivés qu'ils fussent ?…

Je livre ici mes réflexions personnelles sur ce que l'U.R.S.S. prend plaisir et légitime orgueil à montrer et sur ce que, à côté de cela, j'ai pu voir. Les réalisations de l'U.R.S.S. sont, le plus souvent, admirables. Dans des contrées entières elle présente l'aspect déjà riant du bonheur. Ceux qui m'approuvaient de chercher, au Congo, quittant l'auto des gouverneurs, à entrer avec tous et n'importe qui en contact direct pour m'instruire, me reprocheront-ils d'avoir apporté en U.R.S.S. un semblable souci et de ne me laisser point éblouir ?

Je ne me dissimule pas l'apparent avantage que les partis ennemis — ceux pour qui « l'amour de l'ordre se confond avec le goût des tyrans[1] » — vont prétendre tirer de mon livre. Et voici qui

1. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (Introduction).

Extrait de la publication

m'eût retenu de le publier, de l'écrire même, si ma conviction ne restait intacte, inébranlée, que d'une part l'U.R.S.S. finira bien par triompher des graves erreurs que je signale ; d'autre part, et ceci est plus important, que les erreurs particulières d'un pays ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, universelle. Le mensonge, fût-ce celui du silence, peut paraître opportun, et opportune la persévérance dans le mensonge, mais il fait à l'ennemi trop beau jeu, et la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir.

I

En contact direct avec un peuple de travailleurs, sur les chantiers, dans les usines ou dans les maisons de repos, dans les jardins, les « parcs de culture », j'ai pu goûter des instants de joie profonde. J'ai senti parmi ces camarades nouveaux une fraternité subite s'établir, mon cœur se dilater, s'épanouir. C'est aussi pourquoi les photographies de moi que l'on a prises là-bas me montrent plus souriant, plus riant même, que je ne puis l'être souvent en France. Et que de fois, là-bas, les larmes me sont venues aux yeux, par excès de joie, larmes de tendresse et d'amour : par exemple, à cette maison de repos des ouvriers mineurs de Dombas aux environs immédiats de Sotchi… Non, non ! il n'y avait là rien de convenu, d'apprêté ; j'étais arrivé brusquement, un soir, sans être annoncé ; mais aussitôt j'avais senti près d'eux la confiance.

Et cette visite inopinée dans ce campement

Extrait de la publication

d'enfants, près de Borjom, tout modeste, humble presque, mais où les enfants, rayonnants de bonheur, de santé, semblaient vouloir m'offrir leur joie. Que raconter ? Les mots sont impuissants à se saisir d'une émotion si profonde et si simple… Mais pourquoi parler de ceux-ci plutôt que de tant d'autres ? Poètes de Géorgie, intellectuels, étudiants, ouvriers surtout, je me suis épris pour nombre d'entre eux d'une affection vive, et sans cesse je déplorais de ne connaître point leur langue. Mais déjà se lisait tant d'éloquence affectueuse dans les sourires, dans les regards, que je doutais alors si des paroles y eussent pu beaucoup ajouter. Il faut dire que j'étais présenté partout là-bas comme un ami : ce qu'exprimaient encore les regards de tous, c'est une sorte de reconnaissance. Je voudrais la mériter plus encore ; et cela aussi me pousse à parler.

Ce que l'on vous montre le plus volontiers, ce sont les plus belles réussites ; il va sans dire et cela est tout naturel ; mais il nous est arrivé maintes fois d'entrer à l'improviste dans des écoles de village, des jardins d'enfants, des clubs, que l'on ne songeait point à nous montrer et qui sans doute ne se distinguaient en rien de beaucoup d'autres. Et ce sont ceux que j'ai le plus admirés, précisément parce que rien n'y était préparé pour la montre.

Extrait de la publication

ROMANS, RÉCITS ET SOTIES — ŒUVRES LYRIQUES. *Introduction de Maurice Nadeau, notices par Jean-Jacques Thierry et Yvonne Davet.*

ESSAIS CRITIQUES. *Édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson.*

SOUVENIRS ET VOYAGES. *Édition de Pierre Masson avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert.*

ROMANS ET RÉCITS. Œuvres lyriques et dramatiques. *Édition publiée sous la direction de Pierre Masson, nouvelle édition.*

Chez d'autres éditeurs

ESSAI SUR MONTAIGNE.

NUMQUID ET TU ?

L'IMMORALISTE (« Folio », *n° 229*).

LA PORTE ÉTROITE (« Folio », *n° 210* ; « Bibliothèque Gallimard », *n° 50*).

PRÉTEXTES.

NOUVEAUX PRÉTEXTES.

OSCAR WILDE. In Mémoriam — De Profundis.

UN ESPRIT NON PRÉVENU.

FEUILLETS D'AUTOMNE (« Folio », *n° 1245*).

Retour de l'U.R.S.S. Retouches à mon "Retour de l'U.R.S.S." André Gide

Cette édition électronique du livre
Retour de l'U.R.S.S. / Retouches à mon "Retour de l'U.R.S.S."
d'André Gide
a été réalisée le 16 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070343218 - Numéro d'édition : 238118).
Code Sodis : N43559 - ISBN : 9782072408939
Numéro d'édition : 229470.

Extrait de la publication